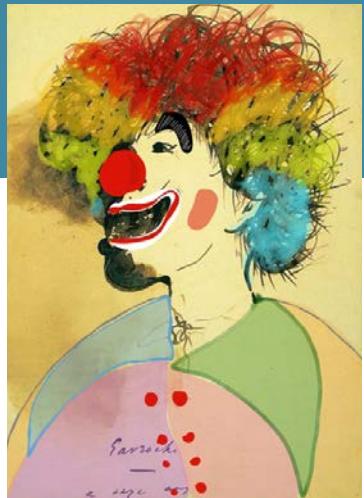


Les IRREDUCTIBLES



Journal d'humeur

n° 57 [22 MAI 2025]

FRONTIÈRE(S)



BILLET D'HUMEUR

CARAMBA ! ENCORE RATÉ !

Le chanoine de Latran avait pourtant largement donné de sa personne. Il n'avait pas manqué de se mêler subrepticement à l'impromptu de la Basilique Saint-Pierre entre Donald et Zelenski, le diner discret organisé à la Villa Bonaparte avec quatre *papabili* français sentait bon la conspiration, le soutien à peine voilé de la Communauté Sant'Egidio parachevait l'opération... C'était ignorer la concurrence d'un Donald qui, estimant peut-être que l'original étant préférable à la copie, s'est auto-promu en lieu et place de son *papabile* new yorkais favori, Timothy Dolan.

Mais les voies du Seigneur sont impénétrables... et les chemins empruntés par la Curie romaine sont souvent de traverse, avec les dangers propres aux raccourcis...

Selon les spécialistes des choses d'En-Haut, *Dieu connaît le nom du futur élu et c'est l'Esprit Saint qui va souffler la réponse aux cardinaux enfermés dans une Chapelle dont les peintures de Michel-Ange devraient les inspirer* : nul doute que les Chérubins omniprésents stimuleront les imaginations de certains !

Cent trente-trois septuagénaires, dont le cardinal Ouedraogo, rajeuni de quelques mois grâce à l'élixir de jeunesse pour participer aux votes. Pour le cardinal Becciu, condamné pour détournement de fonds, les métaux étaient trop lourds pour *passer par le chas d'une aiguille* Quant au cardinal Barbarin, bien que trop chargé judiciairement pour rester archevêque de Lyon, il se trouve l'âme assez légère pour être pape...

Et encore, le défunt Pape nous avait épargné le pire, en limogeant de son vivant trois prélats : Georges Pell, Francisco Errazuriz et Laurent Monsengwo, tous coupables d'avoir appliqué avec trop d'empressement le précepte évangélique *Laissez venir à moi les petits enfants*. On comprend mieux qu'à la place des bulletins, il faille brûler un mélange de chlorate de potassium, de lactose et de colophane pour traduire, sans trahir, la réponse du Saint-Esprit... *Veni Creator spiritu...*

Le monde entier a les yeux rivés sur un conduit de cheminée... en cuivre, tradition oblige ! Le monde explose, les guerres font rage et cette institution qui prêche la Bonne Parole depuis deux mille ans, envoie des signaux de fumée !

Quand se sont ouvertes les portes de la Chapelle Sixtine pour libérer les cardinaux survivants, l'annonce est faite : *Habemus Papam* ! Le dernier, selon Malachie et Nostradamus... Encore un fol espoir, car il y a toujours un suivant... Pas facile de faire le décompte entre les vrais et les faux successeurs de saint Pierre parmi les deux cent soixante-six précédents !

L'heureux élu est multicarte. Les experts le décrivent comme proche de François mais pas suffisamment pour prendre le nom de François II ni pour renoncer à la mosette rouge et à l'étole papale. Ira-t-il jusqu'à chausser des mules de cuir rouge ?

Il s'appellera Léon XIV. S'il s'inscrit comme le continuateur de la doctrine sociale de l'Eglise telle que définie dans l'encyclopédie *Rerum Novarum* de Léon XIII, on ne peut qu'applaudir à cette mission plébiscitée par les votes de la Curie romaine. On peut aussi tempérer l'enthousiasme général lorsque le nouveau pape prévient : *Je suis un fils de saint Augustin, qui a dit « Avec vous, je suis chrétien ». En ce sens, nous pouvons tous marcher ensemble vers cette patrie que Dieu a préparée pour nous.*

Dans *Rerum Novarum*, le prédécesseur Léon XIII citait aussi saint Augustin : *Deux amours ont donné naissance à deux cités : la cité terrestre procède de l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu et la cité céleste procède de l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi. Dans toute la suite des siècles qui nous ont précédés, ces deux cités n'ont pas cessé de lutter l'une contre l'autre, en employant toutes sortes de tactiques et les armes les plus diverses, quoique non toujours avec la même ardeur, ni avec la même impétuosité.*

Mais, dans son encyclique *Humanum Genus*, le même Léon tirait des conclusions qui n'avaient rien de bien charitable à notre égard, nous les suppôts du Mal, les francs-maçons : *Les fauteurs du mal paraissent coalisés sous l'impulsion et avec l'aide de la Société des francs-maçons. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions et ils rivalisent d'audace entre eux contre l'auguste majesté de Dieu. C'est publiquement qu'ils entreprennent de ruiner la sainte Eglise, afin de dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables au Sauveur Jésus Christ.*

Demain, les pompiers de la Sainte Cité démonteront le tube en cuivre pour le remiser dans les caves du Vatican, là où l'on entrepose déjà bien des dossiers encombrants...

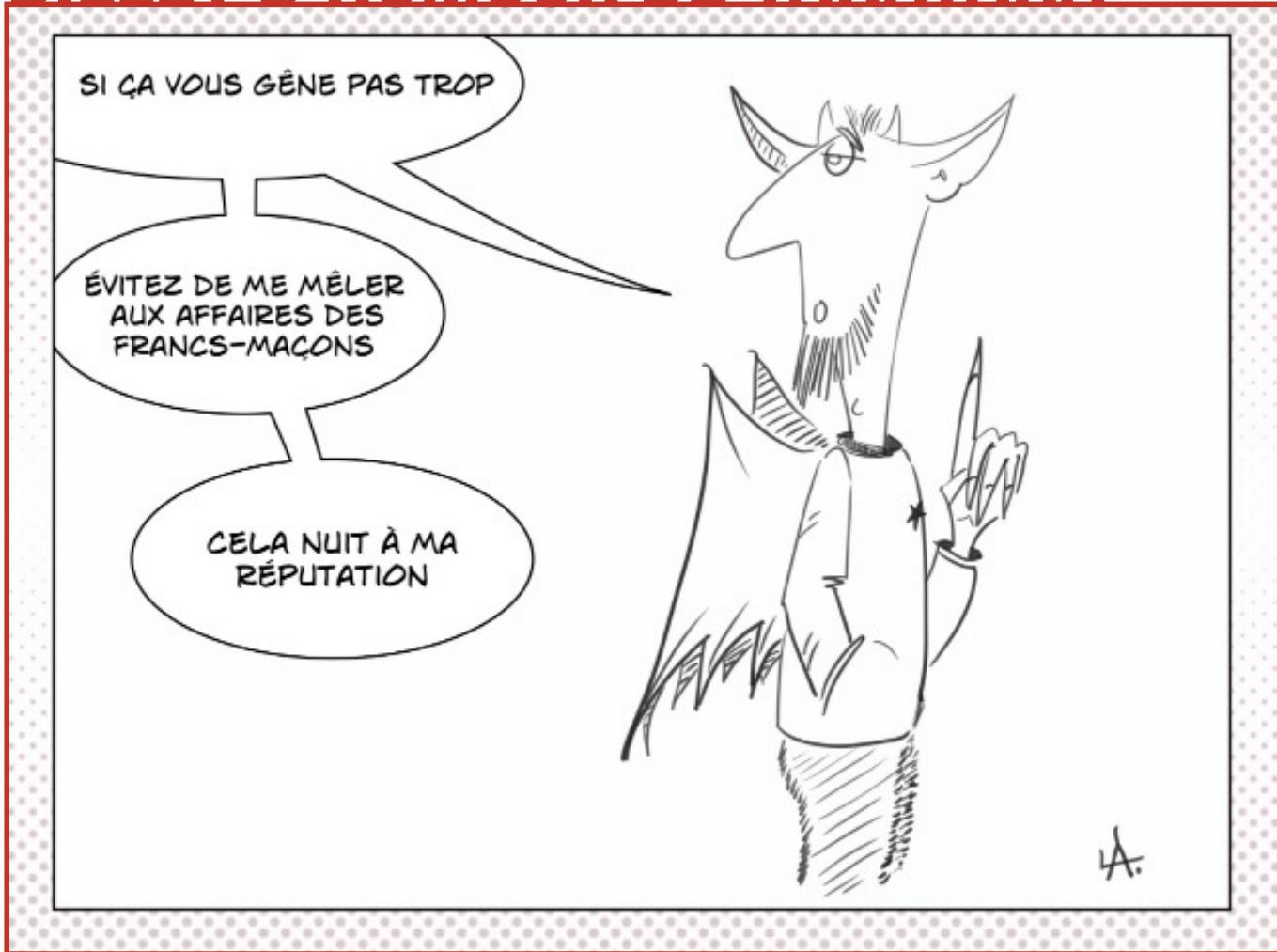
Patrick Houque

BILLET D'HUMEUR :	
Caramba ! Encore raté !	
P. Houque	p. 2
BILLET D'HUMOUR :	
YakaYaka	p. 3
ARTISTE INVITÉ :	
Bruno Catalano	p. 3
(5, 9, 11, 12)	

<i>Nouvelle Frontière,</i>	
B. Matton	p. 4
<i>Aux frontières du réel,</i>	
M. Constans	p 5
<i>La petite sœur espionne de la frontière : la Barricade.</i>	
D. Egido	p. 7

<i>Limites, non frontières...</i>	
Patrick Lepetit.....	p. 10
<i>Au-delà des bornes il n'y a pas de limites !</i>	
Emile Destriez	p. 12
<i>La mémoire de l'oubli</i>	
Jean-Pierre Blavoet.....	p. 14

BILLET D'HUMOUR DE YAKAYAKA



Bruno Catalano

Né au Maroc en 1960, Artiste des Voyageurs, Bruno Catalano fait escale de visage en visage le temps d'une sculpture, cherchant à saisir en chacun de ses modèles le bagage singulier qu'il transporte avec lui. C'est avec des amis, qu'il découvre d'abord l'artisanat des masques de cuir, puis il se consacre à l'argile à partir de 1991. Déterminé à maîtriser ce matériau, il s'inscrit dans un atelier de modelage et de dessin, et complète sa formation d'autodidacte par ses lectures. Sa pratique prend un nouveau tour quand, en 2004, une invention formelle s'invite dans son atelier. Un simple accident de coulée de métal ouvre une brèche dans le corps de la sculpture et dans les habitudes de l'artiste. Il décide de se saisir de cet accident et fait de cette déchirure de la matière un élément central dans la production qui va suivre.

NOUVELLE FRONTIÈRE

Brigitte Matton

*Je vous parle d'un temps
Que les moins de vingt ans
Ne peuvent pas connaître.*

Souvenez-vous ! A Halluin ou au « Risquons tout », il fallait montrer patte blanche, avec le sentiment jouissif de « tromper » les gendarmes, de « frauder » pour le plaisir. Quelques cartouches pour les copains, du tabac parfumé qu'on ne trouvait que là-bas, les cigarillos tordus que fumait Lacan... Le chic absolu ! Et puis l'essence était moins chère... Bref, pour les gens de ma génération, la frontière était une réalité tangible, éprouvée à chaque excursion vers cette Belgique si proche et si exotique !

Finalement, c'était commode, les frontières ! On savait où l'on était voire qui on était... On avait fini par s'y habituer, à ces lignes sur les cartes, depuis le Traité de Westphalie de 1648 ! Surtout quand on vivait dans un territoire ouvert, sans montagne ni fleuve pour le délimiter... Les Flandres par exemple, terre de passage pour tous les conquérants, terre de conquête pour tous les empires...

Par définition, un empire est fait pour s'étendre, pour « gagner du terrain », pour guigner les terres des voisins : il n'a pas de frontières ! Peut-être, quelquefois, un mur ou une ligne défensive lorsque les Barbares menacent mais, en général, aux « confins » - ou aux « marches », les mots varient -, des zones floues et labiles constituaient de vagues espaces neutres pour délimiter l'espace. C'était jadis, du temps des Romains...

Plus tard, les seigneurs féodaux n'eurent pas non plus cette idée d'une ligne de démarcation claire et durable entre l'espace de leur fief et celui du voisin. Et ils passaient leur temps à guerroyer avec le voisin, justement, pour étendre leur espace et gagner du territoire. Rien de définitif ni de bien net. Pas de cartes, pas de relevés, juste des usages et des prises de bonne guerre... Mariages et testaments faisaient bouger les lignes sans arrêt : les Bourguignons s'en souviennent... Et les guerres duraient cent ans, trente ans, interminables conflits d'influence et de pouvoir !

Peu à peu l'idée d'Etat-nation a émergé et des lignes de partage se sont peu à peu fixées entre des Etats

souverains : de là, ces frontières diplomatiquement reconnues comme des lignes intangibles inscrites sur des cartes officielles, dont le Traité de Westphalie est venu sanctuariser l'idée pour des siècles, au milieu du XVII^e siècle.

En Europe, bien sûr, et la légèreté avec laquelle les Européens ont « découpé », il n'y a pas d'autre mot, les territoires de leurs colonies indiennes ou africaines aurait dû constituer un pur scandale auprès de ceux qui luttaient pour garantir la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes ! Sans parler de ce malheureux Proche-Orient, dont le charcutage originel explique sans les justifier les crimes actuels, d'où qu'ils viennent... Faîtes ce que je dis, pas ce que je fais !

Bref, derrière nos frontières, après les monstrueuses catastrophes du siècle dernier, nous étions à peu près assurés que le temps des empires était mort et que les affrontements guerriers ne reviendraient plus... Sauf que... Le temps des empires conquérants, territoriaux mais aussi financiers ou commerciaux voire culturels, est revenu ! Et nous voilà bien embarrassés quand, profitant du si beau concept de liberté de circulation, des « migrants » par milliers viennent « chez nous » chercher l'illusoire paradis qu'ils n'ont pas chez eux... Nous, les universalistes, les tenants d'une concorde mondiale construite autour de nos droits humains... Pas besoin d'évoquer un « grand remplacement » pour savoir que la mondialisation de fait est en marche et qu'il faudra la prendre en compte.

Bien sûr que les frontières sont « sacrées » et que l'Ukraine attaquée est le signe d'un désordre mondial inacceptable... Mais il y a des discours impérialistes tout aussi brutaux sans l'aspect militaire de la chose : vassaliser ses voisins pour élargir ses sources de profit, imposer ses propres taxes à sens unique, saper par le mépris tout ce qui ne relève pas du *business*, ignorer sans vergogne la culture et l'histoire... cela aussi, c'est un schéma de conquête impérialiste de sinistre mémoire !

Sans doute sommes-nous des utopistes pleins de naïveté mais qui, mieux que les Maçons et les Maçonnes, peut se porter aux premières lignes de la résistance, défendre des principes aussi ringards que la liberté de penser et de dire, le partage équitable du travail et des richesses, le respect des acquis sociaux et des biens communs naturels contre les assauts d'un capitalisme débridé ? Pourquoi ne pas en faire le programme assumé d'une « nouvelle frontière » ? *Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous mais ce que vous pouvez faire pour votre pays*, disait Kennedy : ne vous demandez pas ce que vos vieilles valeurs héritées des Lumières peuvent faire pour assurer votre bonne conscience mais demandez-vous plutôt ce que vous pouvez faire pour défendre au jour le jour ces « frontières » d'un nouveau genre contre un « empire » qui les combat. ■

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

Michel Constans

La compréhension objective, sans *a priori*, de notre environnement implique de bien maîtriser l'influence des cultures dans lesquelles nous évoluons. Sauf à s'inspirer des mathématiques ou de la physique, il est quasiment impossible de décrire parfaitement le réel en tirant, immédiatement, des conclusions définitives : même les scientifiques en sont réduits à émettre des hypothèses.

Dans ces conditions, prétendre à l'universalisme, comme objet ou projet humaniste, relève soit d'une approche doctrinale, soit d'une volonté politique et tactique historiquement datée, soit d'une approche théorique dans laquelle on présupposerait l'universalité des valeurs. En définitive, l'**universalisme** est une **doctrine** qui considère la réalité comme un tout unique sans autre signification qu'elle-même. Nous vivons aux frontières du réel, au gré de nos aspirations, de nos défaillances et, surtout, de nos prétentions, repoussant inlassablement les échéances, d'illusions en désillusions, alors que ces frontières se redessinent, sans cesse.

Nous naviguons ainsi, de frontières en frontières éphémères, entre ce que nous croyons être et ce que nous finissons inexorablement par devenir ; l'universalisme se justifiant comme ultime réponse à l'initiation, offrant, par des représentations symboliques et rassurantes, de prétendre recouvrer une parole perdue... L'universalisme sans frontière, comme un moindre mal.

L'universalisme participe, par ailleurs, au principe selon lequel les croyances, idées ou opinions ont vocation à l'universalité, à l'instar des doctrines religieuses ou politiques certifiant l'existence d'une nature commune à tous les groupes humains, sous l'antienne de *genre humain*.

AUX ORIGINES

Dès l'aube de l'humanité, la disparité fut la condition d'être et de survie d'espèces prédestinées à s'affronter entre elles, au prix de leur existence même. Naturellement, derrière des frontières physiques, se constituèrent des zones de trêve temporisant les

Bruno Catalano



affrontements, sans en corriger les causes. C'est ainsi que l'ambition universaliste, en faisant l'impasse sur les différences, met *la poussière sous le tapis*, sans autre effet que de tenter d'apaiser les angoisses ancestrales d'une humanité face à l'univers.

La Franc Maçonnerie se définit comme universaliste, et toutes les Obédiences s'y réfèrent. En fait cet affichage relève plus d'une opportunité idéalisée que d'un projet réaliste, légitimé historiquement ; d'autant que la Maçonnerie, à ses origines, s'est constituée autour d'une élite européenne focalisée sur son organisation en devenir, en faisant face aux pouvoirs religieux et politiques dominants, et concurremment avec d'autres Obédiences naissantes.

Ignorante des cultures populaires locales, la Franc Maçonnerie agrège, à sa création, l'élitisme européen de l'époque. En fait, son inappétence initiale pour l'universalisme suivra, directement, l'exploration de la planète par les navigateurs, préparant la colonisation et l'esclavage de *peuplades primitives* à évangéliser. A cette époque, ce qui ressemble aux modèles culturels dominants est universel : c'est ce qu'on qualifie aujourd'hui, en sciences sociales, d'*universalisme universel*, prônant la supériorité de la civilisation occidentale, opposant les Barbares aux Civilisés. *A contrario*, l'universalité de la Franc Maçonnerie s'est imposée par son discours, son rationalisme et son

apolitisme affichés, laissant à chacun la totale liberté de croire ou pas. Indépendamment de leurs origines représentatives de la société, laïcs et croyants se réunissent pour travailler sur eux-mêmes et contribuer à l'amélioration de la Cité.

Ainsi, l'universalisme est moins incontestable qu'il n'apparaît à première vue, étant dépendant d'une doctrine universelle à partager avec toute l'humanité. Alors que l'universalité se contente de professer des principes **universels**, tels que les Droits de l'Homme, sachant qu'il appartient toujours au pouvoir politique local d'en déterminer les conditions d'application.

En somme, l'**universalité** est la qualité de ce qu'une majorité reconnaît comme universel, alors que l'**universalisme** découle d'une théorie ou d'une idéologie appliquant une même loi morale à toute l'humanité, au risque avéré de faire du citoyen un être abstrait.

Professé par la Franc Maçonnerie dès ses origines, l'universalisme reflète aussi une pensée européenne imposant sa conception du monde par la violence, en particulier lors de la colonisation et de l'esclavage, qui prétendaient transmettre une civilisation en dominant les «sauvages», par la force. Cet universalisme transgressera toutes les valeurs universelles, l'ensemble des études postcoloniales menées le démontrent, sans contestation possible.

Actuellement le racisme ambiant nous rappelle que la décolonisation n'est pas encore totalement achevée, hélas !

RETOUR AUX SOURCES

Conséquence des guerres coloniales, de l'impérialisme économique et politique du XX^e siècle, l'illibéralisme s'impose maintenant : en détruisant, peu à peu, les réalités sociales et économiques locales, il transforme tous les échanges entre nations en autant de rapports de force. Faute de frontières, remplacées par autant de traités commerciaux entre possédants, ce néocapitalisme ne vise qu'à enrichir sans limite une minorité privilégiée et dominante, au risque que les générations humaines se suivent et se perpétuent dans l'absolu, de cycles en cycles, jusqu'à leurs sommets, considérés comme étant la *fin de l'Histoire*.

En définitive, l'universalisme, entretenu par la Franc Maçonnerie, implique une perception particulière de l'Univers, selon laquelle nos différents espaces contiendraient, *a priori*, les principes d'union, d'harmonie et de destin accolés dans un même ensemble, nécessitant l'entremise de l'homme pour y retrouver l'unité. Le pari de Pascal, en quelque sorte.

Notons que, si la prétention maçonnique à l'universalisme se justifie par l'application universelle de ses principes, la Franc Maçonnerie ne se définit pas comme internationale, quelles que soient les Obédiences, les Rites ou les nationalités d'origine, chaque Loge se voulant autonome et chaque Obédiience s'affirmant en

tant que puissance souveraine.

Enfin, l'universalisme de la Franc Maçonnerie ne relève pas de la forme mais du fond, alors que l'universalité de ses valeurs est, culturellement, issue de modèles transmis au travers de récits historiques et de rituels.

VOUS AVEZ DIT COSMOPOLITE ?

Il conviendrait de revenir à un discours universaliste dans lequel l'universalité serait totalement étrangère à toute domination, dans le respect des revendications identitaires et des différences. Dans l'hypothèse où l'universalisme s'astreindrait aux seuls principes d'égalité et de justice universelle, il retrouverait alors une signification fonctionnelle et institutionnelle cosmopolite, bannissant l'impérialisme culturel et l'alibi colonialiste d'émancipation des «peuples primitifs».

Sans enjeu extérieur à lui-même, le cosmopolitisme offre les conditions réunissant, chez chacun, la raison à une citoyenneté mondialisée, car : *Il n'y a pas de pensée hors sol pas plus que de conscience détachée de l'existence concrète dont elle ne serait qu'un épiphénomène*, selon Karl Marx. Au delà des Droits de l'Homme, les Droits du Citoyen rétablissent l'homme dans une communauté : l'humain en tant qu'habitant du monde. Le cosmopolitisme est aussi une réponse à une question essentielle : savoir si je suis ce que je suis du fait de ma différence ou selon ce qui la transcende ? La réponse pourrait se trouver dans cet universalisme cosmopolite générant une cosmopolitique universelle proposée par Emmanuel Kant en 1784 dans *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, où il associe libéralisme et universalisme au travers d'une réflexion argumentée et rationnelle, décrivant bien le cosmopolitisme.

Sachant, bien sûr (!) que l'inventeur initial du cosmopolitisme, Diogène de Sinope (413 av.JC) fut suivi par une littérature abondante sur ce sujet dont notre contemporain Stephan Zweig dans *Le monde d'hier* (1943), décrivant la vie cosmopolite d'un exilé autour de la planète. En définitive, le cosmopolitisme se différencie de l'universalisme et le surpasse car la préoccupation de l'autre n'y repose jamais sur la demande qu'il soit à mon image, bien au contraire, puisque cet attachement à l'autre, quel qu'il soit, reposera toujours sur des dissemblances qui rassemblent.

Le cosmopolitisme revendique une citoyenneté à l'échelle mondiale, en tant qu'acteur de gestion des crises et conflits internationaux. Les frontières, qui enferment le national et l'international, le dedans et le dehors, nous et les autres, doivent s'effacer en utilisant la grille de lecture d'une cosmopolitique débarrassée des majorités et des minorités, bases des dérives de l'universalisme.

Un monde partagé mondialement, en lieu et place d'une logique hégémonique et capitaliste du profit, bâtira alors un solide barrage à la mondialisation. Auparavant, il faudra que la Terre redeienne un bien commun, partagé, mais cela reste une autre histoire à écrire... ■

LA PETITE SŒUR ESPIÈGLE DE LA FRONTIÈRE : LA BARRICADE.

Danielle Egido

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire.
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Juste ces quelques vers mélodiques pour nous plonger dans *Les Misérables*, aux côtés de Gavroche, sur sa barricade au cœur de Paris. Gavroche, le plus irréductible d'entre nous, dont le dessin qu'en avait fait Victor Hugo est devenu la figure emblématique, toujours à la Une de ce journal.

Une idée saugrenue de filer un lien de sororité entre la frontière et la barricade ? «Front d'une armée», «bord du bouclier», la frontière a, dès le début, une connotation guerrière, militaire. Frontière et barricade plongent toutes deux leurs racines dans une topologie : intérieur/extérieur, et tout naturellement ont ce privilège de prêter le flanc au symbole ou à la métaphore de la minorité/majorité, d'un avant et d'un après voire d'un côté/de l'autre. La barricade : une frontière urbaine qui diffuse dans notre imaginaire collectif l'histoire tourmentée du XIX^e siècle. Un peu de généalogie et l'on découvre rapidement un acte de naissance de la barricade bien antérieur.

DES CHAÎNES AUX BARRIQUES

Dès le XIV^e siècle, ce seront des chaînes pour se barriquer. Les quartiers de Paris sont garnis de chaînes qui peuvent être tendues pour fermer des rues entières. On y entrave la circulation, on y contrôle les entrées et sorties des troupes royales tout en écartant les brigands. L'apparition de la barricade est le fruit d'une lente évolution dans des espaces urbains à Paris mais aussi dans d'autres villes de province.

Ce sera un peu plus tard que l'on verra dans cet alignement de barriques que l'on dispose pour former une «frontière» et fermer un espace, une poche de résistance au cœur de Paris. Des tonneaux de bois que l'on remplit de terre, de sable, de fumier, tout est bon à prendre pour

donner du poids aux barriques afin de pouvoir les dresser pour ériger des murs devenus des fortifications défensives et éphémères. Nous sommes alors dans une longue et terrible période de guerres de religions : catholiques et protestants ou huguenots s'entretiennent, régulièrement, avant même la tristement célèbre Saint Barthélémy du 24 août 1572 ou «massacre des voisins» qui ne mettra pas fin aux exactions pour autant. C'est dans ce contexte qu'apparaîtront les barricades, en province d'abord puis à Paris.

Les événements du 12 mai 1588 feront date dans l'acte de naissance des barricades. Rien de très révolutionnaire alors, souligneront les historiens, plutôt réactionnaire même. Cette fois, c'est le roi catholique Henri III qui a accordé des concessions bien importantes aux protestants afin de limiter l'influence du très catholique duc de Guise (celui qui sera *encore plus grand mort que vivant !*). Le peuple de Paris se révolte contre son roi tandis que Guise mène l'insurrection avec ses soldats étrangers face aux troupes royales. Et voici l'apparition des barricades parisiennes ! En une journée, la ville est bloquée avec une concentration de barricades dans le Quartier Latin, cela ne s'invente pas. Le lendemain, le roi quitte la ville pour ne jamais y revenir. La barricade a gagné ses titres de noblesse : *un objet pratique et efficace qui restitue l'espace urbain à la population sans nécessité d'une préparation, elle est spontanée grâce au matériel à portée de main, de rue, elle s'intègre parfaitement à tout mouvement d'action insurrectionnelle populaire*. Ce sera une nouvelle forme d'action politique.

L'ÂGE D'OR DES BARRICADES : LE TRÈS INSPIRANT XIX^E SIÈCLE

1830, *les 3 Glorieuses* ; 1848, *le Printemps des Peuples* ; 1871, *la Commune de Paris* s'enchevêtrent dans notre imaginaire collectif de ce XIX^e siècle romantique, insurrectionnel, hésitant entre monarchie absolue ou constitutionnelle, empire et république. De nombreux sursauts, où la barricade sera le protagoniste récurrent

de cette marche vers la III^e République. Une trajectoire qui se lestera d'un puissant souffle symbolique dans notre imaginaire collectif en se fixant à un tableau, un roman et un chant.

LA LIBERTÉ GUIDANT LE PEUPLE : curieux itinéraire pour cette toile de Delacroix, dont l'objectif initial n'avait rien de trublion insurrectionnel et encore moins de révolutionnaire !... Et pourtant, quel destin ! En effet, rien ne la prédestinait à devenir l'icône de la III^e République. Delacroix n'a jamais mis un pied sur une barricade et ne vise pas particulièrement à glorifier ces émeutes contre le roi Charles X, qui sera renversé. Dandy parisien, il évolue dans des cercles très aisés. A la suite de critiques d'art bien sévères à son égard, il nourrit l'espoir d'obtenir une commande royale. Il sera exaucé et ce sera cet immense tableau que nous connaissons tous mais qui portait au début le titre de *Scène de barricades*, évoquant les journées révolutionnaires de juillet 1830. Le spectateur se trouve sur cette barricade effondrée parmi les cadavres jonchant le sol. C'est l'assaut final, nous sommes au cœur de Paris, dont nous devinons au loin parmi les fumées et les nuages les tours de la cathédrale Notre-Dame. L'on fraternise sur cette barricade, guidé par cette Liberté, mi statuaire gréco-romaine, mi femme du peuple, très active alors dans ces émeutes. A ses côtés, un florilège des différentes couches sociales : un «Gavroche», le gamin des rues ; un ouvrier ; un artisan en chapeau haut de forme ; un libéral ; un polytechnicien venu prêter main forte. La critique ne s'en montra pas plus clémence envers cette toile, qui restera dans les placards encore un moment. Cependant tous les ingrédients sont réunis pour métamorphoser cette *Scène de barricades* en *Liberté guidant le peuple*, en s'appuyant sur la charge émotionnelle, symbolique et universelle. Cette allégorie de la liberté ne tardera pas à incarner la «Marianne» de la République et le tableau pourra entrer au Louvre en 1874, lorsque la III^{ème} République, en quête de récit inspirant, s'en emparera.

Les Misérables, tome 5 : Victor Hugo y met en scène Gavroche, s'inspirant sans doute du Gavroche de Delacroix, et reprend l'épopée des barricades de 1830 et de 1848. C'est ainsi qu'il décrit celle du faubourg Saint-Antoine : *Elle était haute de trois étages et large de sept cents pieds. Elle barrait trois rues [...]. Elle surgissait comme une levée cyclopéenne au fond de la redoutable place qui a vu le 14 juillet [...]. Témoin de l'immense souffrance agonisante arrivée à cette minute extrême où une détresse veut devenir une catastrophe. Elle était faite du prodige de toutes les colères. Elle avait l'aspect lamentable de toutes les constructions de la haine : la ruine. Sisyphe avait jeté là son rocher. Il en convoquera toute la puissance en ces termes : Un encombrement difforme qui arborait souvent une crête épineuse de fusils, de sabres, de bâtons, de haches, de piques et de baïonnettes [...] L'esprit de révolte couvrait de son nuage ce sommet où grondait la voix du peuple qui ressemble à la voix de Dieu. C'était un tas d'ordures et c'était le Sinaï.*

LE TEMPS DES CERISES : au départ, juste une chansonnette romantique influencée par le charme du retour du printemps, écrite par Jean-Baptiste Clément, elle deviendra cinq ans plus tard l'hymne des Communards. Une gentille ritournelle de chagrin d'amour au destin glorieux de chant de ralliement des insurgés parisiens de la Commune, notamment lors de la Semaine Sanglante de mai 1871. Curieux destin puisque, face à la répression terrible, Jean-Baptiste Clément avait composé une chanson plus belliqueuse et plus appropriée à la situation insurrectionnelle. Et pourtant ce sont bien ces vers qui s'imprimeront dans la mémoire collective pour illustrer ces deux mois de barricades parisiennes, qui inspireront aussi nombre de soulèvements à l'étranger. *Quand nous chanterons le temps des cerises [...], Cerises d'amour aux robes pareilles tombent sous la feuille en gouttes de sang. C'est de ce temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte [...].*

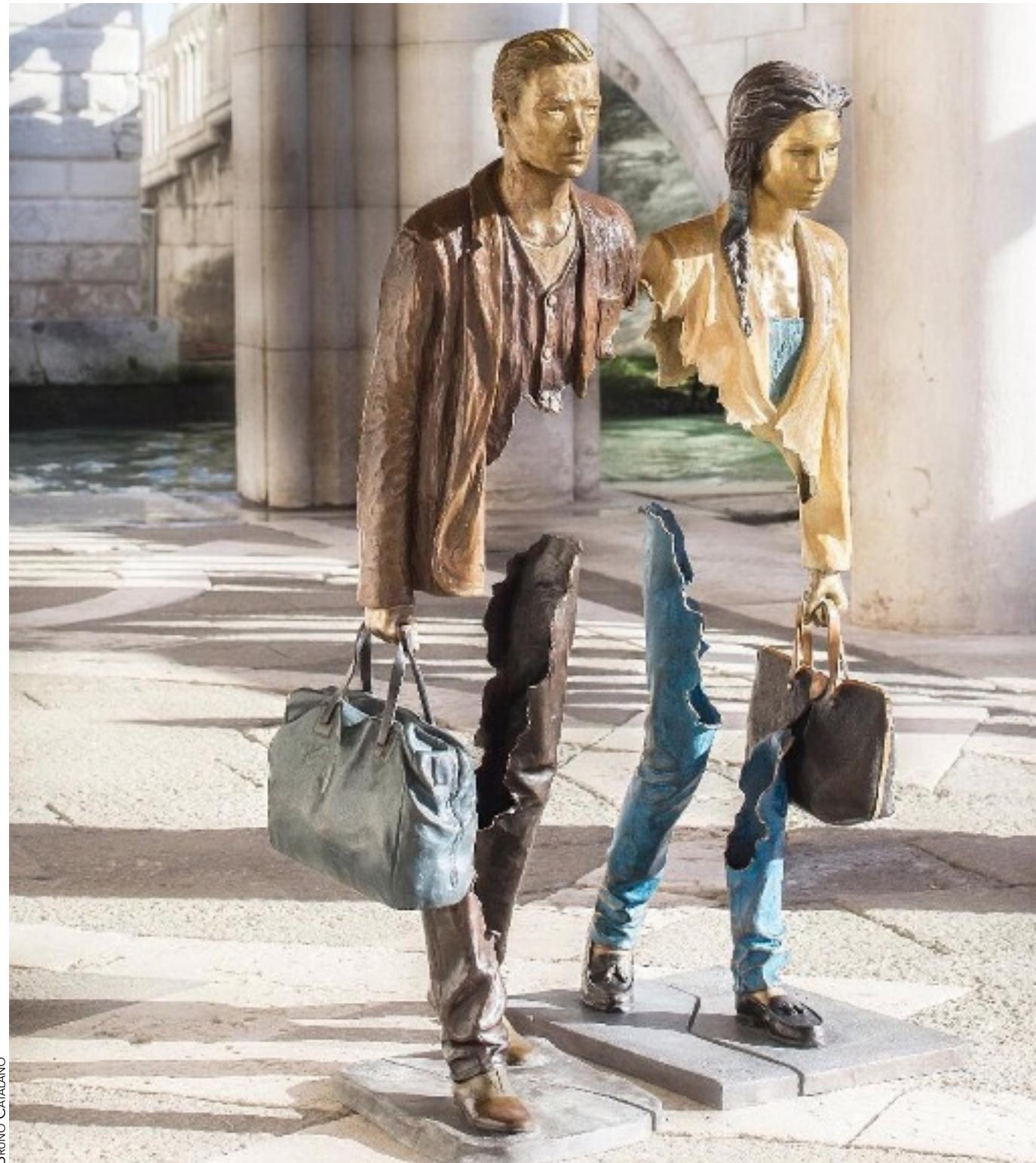
Comment se débarrasser de ces maudites barricades qui fermaient rues, ruelles, impasses et pâtés de maisons ? Expropriations, percées des grandes avenues, hausse des prix de l'immobilier, le tour est joué, diront certaines mauvaises langues. Après avoir annexé à Paris des communes populaires appelées suburbaines, c'est-à-dire les faubourgs, la banlieue, Napoléon III charge le baron Haussmann de la métamorphose de la ville : gigantesques travaux publics qui vont, certes, embellir le centre mais, dans le même temps, permettre aux canons d'y circuler librement, de dissuader toute tentative de barricade et, «cerise sur le gâteau», de se débarrasser du petit peuple en centre ville pour l'expédier en périphérie. Chacun chez soi ! Une frontière invisible y est tracée : un ici et un ailleurs, un entre soi et un entre eux, *ite missa est* !

LA SOCIÉTÉ ÉVOLUE, LES BARRICADES AUSSI ?

Paris qui n'est Paris qu'arrachant ses pavés : le XX^e siècle ne démentira pas Aragon et, bien entendu, c'est mai 68 qui résonne dans notre mémoire. La transmission est assurée : un héritage redécouvert des barricades et des pavés à la sauce seconde moitié du XX^e siècle. Décidément, le mois de mai est propice aux insurrections, le Quartier latin également ! Etudiants versus CRS : les pavés ont à nouveau volé, les voitures sont retournées, le mobilier urbain arraché... bref, le souffle de la barricade, comme toujours, rassemble et inquiète, selon le point de vue. Le pouvoir sera verrouillé, de Gaulle ne plaît pas, sa police non plus ! *C'est grâce aux récits, aux sons, aux témoignages que nous diffusions que la France a compris que les violences policières n'étaient pas des inventions* : les radios et leurs journalistes sur le terrain changent la donne de l'info, muselée jusque-là. Ils sont sur place, font le direct, surpris eux-mêmes d'être à la fois les témoins et un peu les acteurs. *Pour être honnête, il faut bien reconnaître que pendant la première partie de*

mai, Radio-Luxembourg, c'était un peu Radio-Emeutes, confesse Jean-Pierre Farkas, alors directeur de l'information. RTL aurait fait le jeu des émeutiers. Mieux encore : Europe 1 fut baptisée Radio-Barricades... On croit rêver ! Désormais la communication a changé mais l'ORTF, Office de la Radio-Télévision Française, est bien muselée, elle sera même occupée par l'armée. Europe 1 et RTL, les Radios-Barricades, commencent à laisser souffler un vent de liberté bien que les JT soient très contrôlés et, qui l'eût cru, que Michel Drucker activiste sur Europe 1 soit viré car jugé trop révolutionnaire ! Les émetteurs de ces deux radios se trouvent hors de nos

frontières, au Luxembourg et en Allemagne : des radios périphériques en guise de barricades ! De la périphérie aux ronds-points des Gilets Jaunes, l'ombre de la barricade continue de planer. La *crête épineuse des barricades* évoquée par Victor Hugo menace toujours le pouvoir en place, quel qu'il soit, si tant est qu'il en vient à s'éloigner dangereusement de la devise républicaine. Il tentera bien, comme ses prédecesseurs, d'extirper leurs épines à ces plantes si ingénieruses mais *Qui voudrait transformer tout ce que le jardin a d'épineux, le transforme en désert*, avertit Régis Debray dans son *Eloge des Frontières*. ■



LIMITES, NON FRONTIÈRES...

Patrick Lepetit

Les vivants sont trop bien unis aux vivants pour que j'accepte les frontières fermées.

Oscar Vladislav De Lubicz Milosz, *Les Arcanes*,
Editions Arma Artis

Si les frontières, ces lignes imaginaires fixées arbitrairement par l'Histoire et les hommes, qui séparent des états souverains et en déterminent l'étendue, ont perdu le caractère labile qu'avaient encore les *confins*, parfois militaires, qui les avaient précédées, elles redeviennent, ce qui ne saurait être perçu comme un progrès, des barrières destinées à indiquer les démarcations entre eux. Et il va sans dire que le retour de ce mot « démarcation, ligne qui sert à marquer les limites d'un terrain », déjà lourd d'un sens un tantinet malsain dans notre pays pour qui se souvient encore un peu du début des années 40 du siècle précédent, n'est pas de bon aloi. Il serait opportun de se souvenir, en effet, que le mot « frontière » semble bien être un dérivé du mot « front » et qu'il entre donc, notamment par les temps qui courent, en résonnance avec les bruits de bottes qui se font de plus en plus insstants et le fracas des armes, de plus en plus proche, quant à lui : si l'on en parle avec insistance, dans le moment historique pour le moins délicat que nous traversons, c'est qu'elles sont précisément redevenues des *fronts* où s'affrontent sans pitié, mais pas toujours à armes égales, des belligérants peu sensibles aux valeurs humanistes qui sont les nôtres et pour qui la vie des civils aussi bien que celle des militaires, y compris quand ce sont leurs enfants, n'a qu'une importance toute relative au regard des enjeux impériaux voire eschatologiques que l'on prétend être en jeu. A moins que, pour des raisons sécuritaires le plus souvent liées à des considérations bassement politiciennes et adossées à un récit politique nauséabond inspiré d'ouvrages comme *Le Camp des Saints*, par exemple, le best-seller de Jean Raspail qui sert depuis cinquante ans de livre de chevet à l'extrême-droite tout autant qu'à la droite extrême, elles ne soient présentées de manière irréaliste comme les infranchissables grandes murailles d'une hypothétique *Festung Europa* nouvelle manière ou d'une improbable Grande Amérique à rebâtir. Sans même que soit pris en considération le fait, incontournable, que ces deux pôles de « l'Occident » ont toujours été des terres d'immigration. Poussés par des idéologues souvent sans plus de scrupules que de conscience, ces « ingénieurs du chaos »

dont parle Giuliano da Empoli¹, des hommes politiques qui semblent avoir perdu tout sens commun ne cessent de nous vanter le bonheur qu'il y aurait à rester dans un entre-soi malsain, bien au chaud, si j'ose dire, derrière nos certitudes *nationales* sinon identitaires, ethniques sinon religieuses. Incapables, par faiblesse ou par indifférence, d'apporter des réponses aux problèmes les plus pressants que rencontrent leurs administrés – qui sont du reste également leurs mandants –, mais attachés à leurs prébendes, ils choisissent la solution la plus éculée, la plus pitoyable qui soit – et dont on sait trop bien, hélas, à quelles tragiques extrémités elle a déjà mené : désigner à la vindicte populaire des boucs-émissaires comme le faisait en son temps le sinistre fondateur de *L'Action française*, Charles Maurras (condamné, il faut le rappeler, à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale en 1945) avec sa théorie des *quatre états confédérés* constitutifs de l'anti-France où nous occupons, nous autres Maçons, une place de choix aux côtés des Juifs, des *métèques* et des Protestants. Dans la séquence actuelle, ce sont les *migrants*, variante « dédiabolisée » des *métèques* – et la chanson n'est pour autant pas nouvelle, puisqu'on nous la chante sur tous les tons, mais de plus en plus fort, depuis une bonne trentaine d'années maintenant dans toutes les régions de ce qu'il est convenu, donc, d'appeler *l'Occident*. Précisément la période qui a vu la montée en puissance des nouvelles technologies de la communication et des GAFAM, la financiarisation accélérée de l'économie, la mise à mal des systèmes de solidarité et de sécurité sociale légués par les idéalistes pragmatiques du Conseil National de la Résistance, qui, légitimés par le sang versé, n'avaient pas hésité à s'affranchir des dogmes et à transgresser les limites alors communément présentées comme infranchissables.

La période en outre où le prétendu *gendarme du monde*, persuadé, à tort comme le montre fort bien da Empoli, encore, dans *Le Mage du Kremlin*, cette fois-ci, qu'il avait « gagné » la Guerre Froide, a pensé pouvoir, sous couvert du concept fumeux et fallacieux de la *fin de l'histoire*, poursuivre ses petites manœuvres vers l'hégémonie mondiale en livrant plus ou moins directement bataille, pendant trente ans, dans l'ensemble du Proche et du Moyen Orient – avec le succès que l'on constate – et plus sournoisement dans l'est européen.

Devant l'échec de ces coûteuses autant qu'inefficaces campagnes, le gendarme dépité et boudeur a décidé de

1. Giuliano da Empoli : *Les Ingénieurs du chaos*. Editions J.C. Lattès, 2019.

rentrer chez lui, dans ses frontières, justement, avec ses milliers de vétérans frustrés et surarmés grâce à l'intangible deuxième amendement de la *Constitution* des Etats-Unis. Par ailleurs convaincu d'avoir, sur le plan technologique, un coup d'avance sur ses concurrents, notamment Chinois (ce qui n'est plus tout à fait vrai depuis quelques temps déjà), il vient de commencer à casser tous les outils que les Etats s'étaient employés à mettre en place, depuis près de quatre-vingt ans, pour réguler un peu le commerce aussi bien que les relations internationales et éviter, autant que faire se peut, le retour de la guerre généralisée.

En les renforçant, de surcroît, ces frontières, de chimériques murs le long du Rio Grande à défaut d'en bâtir sur l'Atlantique, mais également de barrières douanières, les fameux «tariffs» aujourd'hui brandis comme les armes ultimes et qui, presque aussi dangereux à cet égard que les armes chimiques ou bactériologiques, risquent de faire autant sinon plus de dégâts chez l'agresseur que chez les agressés.

Même l'espace *Schengen*, en Europe, au sein duquel les frontières ne sont plus que symboliques, déjà fragilisé

par les douteuses manœuvres turques ou bélarusses et par un Brexit qui n'a pas, loin de là, apporté les bienfaits annoncés et même entraîné une régression plutôt sévère puisque 14% des Britanniques dépendent maintenant de l'aide alimentaire, est aujourd'hui menacé par le repli nationaliste et identitaire qui, malgré la montée des périls, tend à devenir la norme dans les Etats qui le composent.

Alors, face à ces barrières frontalières qui se ferment au nez des jeunes générations avides pourtant de vivre et de découvrir un monde moins anxiogène, que faire, sinon souhaiter, mais j'ai conscience qu'il s'agit là d'un voeu pieu, que les hommes, car il n'y a quasiment plus de femmes actuellement à ces hauteurs-là, qui actuellement ont, de par le monde, la prétention de gouverner les peuples, au lieu de s'appliquer avec enthousiasme à faire la guerre ou, dans le meilleur des cas, à la préparer avec empressement, s'emploient à retrouver les voies de la raison et de l'intérêt général, dans des limites relevant d'une éthique censée influer sur le cours de nos existences et guider notre action vers le Bien. ■

BRUNO CATALANO, *Les écorchés*. © C. Richaud





BRUNO CATALANO

AU-DELÀ DES BORNES IL N'Y A PAS DE LIMITES !

Emile Destriez

Toutes les frontières sont des limites... Naturelles dans le cas d'un fleuve, par exemple. Apparentes ou changeantes, pour l'horizon par exemple, inaccessible dans la mesure où il recule sans cesse et ne se laisse même pas approcher.

Les frontières naturelles sont souvent des fleuves, difficiles à franchir. Comme l'ont montré les psychologues sociaux, tracer des frontières vient à l'esprit de l'homme comme une seconde nature, liée à nos archétypes, nos instincts de protection. Autant nous sommes capables d'un immense altruisme et d'un grand courage quand il s'agit de venir en aide à un membre de notre groupe, autant nous savons manifester une indifférence et une cruauté terrifiantes

envers ceux que nous considérons comme étrangers. La seule solution, malheureusement encore utopique, est donc de devenir réellement des « citoyens du monde », c'est-à-dire abolir toute frontière.

Le fleuve, la mer sont des bornes, des limites qui semblent infranchissables. Les Français par exemple aimeraient bien être tranquilles chez eux, protégés de l'immigration et des étrangers, ces métèques modernes, au teint aussi basané et aux cheveux aussi bouclés que ceux du Christ ! « Protégés », voilà un terme qui fait sourire : les incessantes invasions de l'Europe ont toutes été stoppées par l'océan atlantique, et notre identité profonde est le fruit d'un savoureux mélange de races et de cultures différentes, réunies par une infranchissable frontière. Et pourquoi pas ?

La conséquence inhérente à toute limite, à toute frontière est, pour le cerveau humain, une irrésistible incitation au dépassement. Notre cortex et ses neurones-miroirs nous éblouissent (mais, ébloui, on est aveugle !). Alors, l'on se lance dans des projets qui paraissent irréalisables, utopistes, jusqu'à dépasser les bornes et prendre des vessies pour des lanternes.

L'homme étant un animal sociétal, une frontière sur laquelle il bute sans cesse est la nature de son rapport à l'autre. Cette frontière est en effet délimitée par la vie sociale. Nos idéaux universalistes de non-discriminations et de tolérance nous fournissent une arme redoutable pour reculer ces frontières, (outil indispensable au franc-maçon en ce qui concerne la tolérance), qui peut être définie comme le plus petit dénominateur commun du savoir vivre ensemble, et qui a nom **laïcité**.

N'oublions pas l'amour, qui nous pousse l'un vers l'autre mais semble parfois dresser entre nous des frontières infranchissables. Un brin d'humour du dimanche pour un amateur de science-fiction un peu dérangé : *Vous êtes un amoureux transi ; votre œil perçoit un rayonnement électromagnétique d'une longueur d'onde comprise entre 380 nm et 760 nm, soit du violet jusqu'au rouge. Augmenter très légèrement la perception visuelle de votre cristallin suffirait pour découvrir la compagne idéale dont la longueur d'onde infra-rouges de 900 nm va vous réchauffer le cœur en un clin d'œil.* Si vous cherchez l'amour, n'oubliez donc pas votre spectromètre ! Les frontières sont parfois bien ténues malgré les apparences qu'il s'agisse de longueur d'ondes ou de sentiments !

Notre désir perpétuel de perfection et de dépassement aboutit, faute de réussite, à

des croyances. Aucun de nous ne peut échapper à l'idée réfléchie que, au-dessus et en avant de lui, une énergie supérieure existe, à laquelle il faut bien reconnaître – puisqu'elle lui est supérieure - l'équivalent agrandi de son intelligence et de sa volonté. Cette quête perpétuelle d'absolu, de transcendance, d'accès à l'autre rive, en quelque sorte, est-il en rapport avec une frontière ou avec un niveau de conscience supérieure ? La frontière serait-elle alors au-dessus plutôt qu'en face ? Imaginons que l'alliance du conscient et de l'inconscient, par l'ascèse initiatique bien sûr, donne accès au supraconscient...

Passer la frontière, partir à l'aventure comme le font Perceval, ou Lancelot, ou encore don Quichotte, est pour moi une belle approche de l'idéal chevaleresque. En effet, l'idéal chevaleresque ne correspond pas à un modèle à imiter mais doit être constamment réinventé.

Dans le registre des frontières invisibles, le fleuve qui sépare peut également être vu comme le torrent du temps et des événements qui passent, le torrent des pensées qui nous assaillent en permanence et nous limitent, ou au contraire

nous emportent. Traverser le fleuve peut donc signifier dépasser nos conditions de vie habituelles, les habitudes qui nous enferment, faire taire le vacarme de notre mental. Front /frontière : notre frontière est peut-être tout simplement notre front ! c'est-à-dire une limite sur laquelle nous butons sans cesse et, par la force des choses, lors de notre rapport aux autres. Car nous avons besoin des autres. Le principal atout de l'homme est d'être un animal social. Cette frontière est mal délimitée entre notre conscient et notre inconscient, derrière le front, dans notre boîte crânienne : le génie est proche de la folie dit-on. Où est la limite ?

Le philosophe Michel Foucault affirmait que la frontière entre les individus sains et les malades mentaux n'est pas forcément le fruit de critères objectifs ; au contraire, toujours selon ce philosophe, les comportements déviants peuvent être considérés comme une forme de folie à partir du moment où ils perturbent l'ordre social. De ce fait, les structuralistes ont cherché à identifier les structures universelles de la pensée humaine qui sous-tendent toutes les sociétés. Ainsi, ils ont créé un «tableau périodique des éléments des sensations», similaire au tableau des éléments chimiques. Ils ont utilisé la méthode de l'introspection pour tenter de créer une carte des éléments de la conscience. Voilà une carte qui serait bien utile à l'Apprenti qui entame son travail d'introspection.

Notre vie sociale génère sans cesse des obstacles, des frontières qui nous semblent infranchissables et se nomment origine ethnique, genre, religion, orientation sexuelle ou handicap.

Ils débouchent sur une haine ostensible et d'autres formes plus subtiles d'exclusion. Ainsi, d'après Yashcha Mounk dans son ouvrage *Le Piège de l'Identité*, même dans

notre société où les différences entre les classes ont été gommées comme jamais auparavant, les brumes du passé subsistent. Les membres de ces groupes sous-représentés ont encore des raisons de penser que l'exclusion persiste, quoique sous des formes plus subtiles. Ils réagissent alors en se groupant en fonction de leur particularité, ce qui aboutit à de nouvelles séparations et au wokisme. Ils ont alors tendance à rejeter les grandes valeurs universelles et les principes de neutralité. Ce faisant, ils tombent dans les mêmes travers que ceux qui se sont tournés vers un séparatisme et un isolationnisme exacerbé.

Pour éviter cette extrémité, le meilleur moyen de franchir la frontière entre réel et imaginaire est le symbolisme. La démarche maçonnique nous offre de puissants outils, car le symbole s'adresse à notre inconscient, le rituel le gère et la tolérance le régule. Montesquieu définit cette dernière comme un principe de modération fondé sur la vertu et non sur la lâcheté ou la paresse de l'âme. A méditer ! ■

l'idéal chevaleresque ne correspond pas à un modèle à imiter mais doit être constamment réinventé.

LA MÉMOIRE DE L'OUBLI

Jean-Pierre Blavoet

Quand je rencontre des ami(es) de longue date, il m'arrive d'évoquer avec eux des petits morceaux de quotidien, des choses qu'on a vécues ensemble, qu'on a partagées avec une autre personne... *Mais comment s'appelait-elle déjà ???* Plus on cherche, moins on trouve : le trou, l'abîme, là où le souvenir, sans retour, se perd dans le néant.

L'oubli énerve, parce qu'il vient quand on ne s'y attend pas. Il brise le fil des pensées, déconcerte, affole, embarrasse, et ce d'autant plus fréquemment qu'on avance en âge. En face de la mémoire, de l'autre côté de cette frontière infranchissable, l'oubli prend la figure du négatif et de la privation d'un signifiant qui se rend implacablement indisponible. *C'est le récit impossible du souvenir*, écrit Paul Laurent Assoum. C'est un trou noir qui s'ouvre, sans fond...

C'est à ce voyage de franchissement d'une frontière, autre que celle qui s'ouvre sur la pathologie, que je voudrais vous inviter.

L'OUBLI, EXIT DU MONDE DE LA MÉMOIRE, EFFACEMENT DÉFINITIF DU SOUVENIR

Oublier, le verbe est ancien : il vient du latin *oblitare* (ne plus penser à, ne pas garder dans sa mémoire, ne pas garder présent à l'esprit). Ce pourrait donc être « ne plus accéder, par la pensée, au souvenir », en somme être bloqué par une frontière invisible érigée entre l'espace mental des souvenirs et un espace devenu désert, celui de l'oubli.

Jadis, on situait cet espace dans le cœur ; récemment, on évoquait des zones intercérébrales qui pourraient contenir le souvenir, un ensemble hypercomplexe d'intrications, d'échanges, de codages et de décodages, de transmissions chimiques ou électriques, dont les défaillances provoqueraient la disparition du souvenir, oubli par effacement ou disfonctionnement, voyage sans retour...

Plus récemment, d'autres chercheurs défendent l'idée qu'il n'y a pas de frontière nette entre mémoire et oubli. Au-delà d'une conception neuro dégénérative d'effacement, il existerait des mécanismes qui s'activent sélectivement lors de l'oubli. Ces derniers font intervenir tous deux des protéines aux rôles apparemment complémentaires, les kinases (favorisant la mémoire) et

les phosphatases (favorisant l'oubli). Ce seraient elles qui détermineraient la persistance, consciente ou non, des souvenirs, évitant ainsi la saturation des circuits neuronaux et rendant certains souvenirs « oubliés » possiblement transmissibles. (*L'oubli théorie et mécanismes potentiels*, Isabelle Mansuy). Si, sur le plan physiologique, il n'y a pas de preuve que des souvenirs conscients puissent se transmettre biologiquement, il semblerait que certains événements vécus par un individu, apparemment oubliés (notamment un évènement vécu intensément voire un traumatisme), pouvaient, via des mécanismes épigénétiques encore mal compris, laisser une trace, inscrite dans la régulation des gènes, transmissible à la descendance.

Il existerait alors un processus spécifique de l'oubli qui ne relèverait pas d'un phénomène d'effacement passif mais qui serait actif. L'oubli aurait alors un espace mental propre où nous stockerions ce qui n'est plus actuel. L'oubli serait donc consubstantiel à la mémoire. Dans ce sens, il semble que l'oubli puisse permettre de créer voire de recréer un pont avec notre passé mnésique et, de ce fait, nous ouvrir une porte sur l'avenir. N'est-ce pas le sens de notre « *Cherche et tu trouveras* » ?

MÉMOIRE / OUBLI, UNE FRONTIÈRE POREUSE, UN ALLER ET RETOUR INDISPENSABLE

L'oubli, c'est ce qui permet de faire acte de mémoire, écrit Modiano, prix Nobel 2014, à propos de son ouvrage *Du plus loin de l'oubli*. Ainsi, si je reviens sur l'exemple du début de cette réflexion, il arrive cependant que, tout à coup, au moment où on n'y pense plus, où on ne s'y attend pas du tout..., une odeur, un paysage, l'ambiance d'un soir... tout à coup, le nom de notre ami et ce que nous avions vécu ensemble réapparaît subitement, avec émotion dans la conscience. Comme l'écrivit Kipman, *ce quelque chose retrouvé pour un instant dans la mémoire, suscitant pendant quelques secondes une impalpable petite nostalgie*.

Ce souvenir « échappé » évoqué ici, qui mieux que Proust l'exprime, moment où, associé à une sensorialité retrouvée, il resurgit et permet alors de construire un pont entre oubli et mémoire et de revivre dans le temps et l'espace présent le souvenir « perdu » ? *Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés « Petites Madeleines » qui semblent avoir été moules dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine [...]. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. [...] Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. [...] Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais*

plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans flétrir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. (Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913)

C'est ce souvenir oublié et la capacité de son retour qui conduit Freud, à partir d'une expérience personnelle, à faire l'hypothèse de l'existence de deux mémoires : une superficielle et consciente, une plus profonde, non accessible directement à la conscience mais essentielle, présente à travers certains de nos comportements et conduites quotidiennes. Freud lui donne nom de *mémoire de l'oubli*. Il emploie la métaphore du « bloc magique » pour en illustrer le fonctionnement et en conclut que *ce qui est mystérieux dans l'oubli, c'est qu'il n'est jamais totalement réussi*. Ce que l'on croyait perdu dans les « oubliettes » de l'âme peut ressurgir dans les rêves, les symptômes par exemple. C'est que l'oubli est en soi le retour d'un fantôme à la conscience et qu'il permet le retour de l'objet oublié.

Ainsi le passage de frontière entre oubli et mémoire est complexe. A terme, il nous aide à mieux appréhender le fonctionnement de notre mémoire. *Tant que nous nous souvenons tout est possible*, cette citation d'Elie Wiesel figure sur les affiches du nouveau musée de la Résistance de Grenoble : elle est là pour nous inciter à dépasser l'oubli, pour répondre au devoir de mémoire... et toujours travailler à nous souvenir.

N'y a-t-il pas là une proximité avec la démarche initiatique, qui invite l'impétrant à vivre, grâce aux rituels, porteurs de sensations inhabituelles, et à s'éprouver dans une rencontre singulière avec soi-même ? Ainsi l'initiation pourrait être l'entrée dans cette voie privilégiée, pour retrouver l'oubli de la vérité du sujet, qui passe par une intériorisation imaginaire et symbolique de son histoire.

Cette énigme, ce secret (car l'histoire, comme l'Initiation elle-même, reste fondamentalement un secret) s'incarne dans l'*histoire personnelle* au sein de laquelle l'homme chemine. Comme dans le célèbre poème de Baudelaire, *il y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent [et qu'il observe] avec des regards familiers*.

Alors, si l'Initiation est une voie privilégiée pour retrouver l'oubli de la vérité du sujet, elle passe par une intériorisation imaginaire et symbolique de l'histoire car déchiffrer l'histoire, c'est aussi s'en affranchir pour décrypter son secret.

RÉACTIVER L'OUBLI, UN TRAVAIL SUR LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ

La formule « Je me souviens » me paraît bien proche de la recherche et du décryptage de cette mémoire de l'oubli. Parce qu'ici, de quoi suis-je appelé à me souvenir ? Rien de précisément inscrit, l'essentiel étant

de se questionner, de « réveiller » ce qui peut, au fil du temps, s'enfouir au plus profond de nous : nos traditions, nos origines, notre passé...

C'est ce qu'évoque le myosotis au revers du vêtement porté par certains francs-maçons, début 1934, peu après la montée d'Hitler au pouvoir. Les Maçons de « La Grand Lodge of the Sun » (une des Grandes Loges allemandes de l'avant-guerre, située à Bayreuth) réalisent les dangers que représentent les Nazis, engagés dans une chasse à l'homme et une confiscation de masse de toutes les propriétés des Loges maçonniques. Ces francs-maçons proposent alors d'adopter, en dehors des Temples, la petite fleur bleue comme signe distinctif d'identification entre Frères et Soeurs, symbole « substitué », en lieu et place des traditionnels équerre et compas ou autres, beaucoup trop repérables. Ce choix est repris d'une légende médiévale selon laquelle un chevalier et sa dame se promenaient le long d'une rivière ; il se pencha pour lui cueillir une fleur mais perdit l'équilibre à cause de son armure et tomba à beau ; alors qu'il se noyait, il lança la fleur vers sa dame en criant « Ne m'oubliez pas ! ». Il est dit que ce petit signe porteur de fraternité et solidarité a sauvé des Frères et Soeurs des camps de concentration, du moins au début de la persécution, avant qu'il soit connu des SS.

Cette petite fleur bleue, symbole de l'amour véritable et éternel, fut adoptée en 1948 comme emblème maçonnique appelant à ne pas oublier tous ceux qui ont souffert du nazisme. Il est toujours présenté comme un rappel de la nécessité de réactiver préventivement la mémoire de l'oubli pour rester éveillé et se souvenir, pour éviter le danger toujours potentiel de répétition d'événements porteurs d'un retour d'inhumanité.

Le symbole, écrit Pierre Mollier (*RT* n°129, janvier 2002), *est un emblème présent qui renvoie à une signification plus haute mais absente ; de même la légende, pour pouvoir être réellement mise en oeuvre, ne serait-ce que l'espace d'une cérémonie, doit s'enraciner dans un espace familial*. Quand vous verrez ce myosotis, pensez-y ou même portez-le... Plus que jamais, à l'heure actuelle de déstabilisation sociétale et de danger toujours potentiel d'un retour de la barbarie, souvenez-vous !

Ce que j'ai tenté de montrer, c'est que, si on n'oubliait rien, on serait asphyxié par le passé ; si nous oubliions tout, nous ne serions rien, parce que sans « histoire » : nous serions éternellement contemporains de nous-mêmes, dans une répétition de l'instant, sans passé ni capacité d'envisager un futur.

Alors, c'est avec et grâce à la dynamique créée par le pont bâti entre mémoire et oubli, un peu à l'image du rôle du silence en musique, que nous tissons et fabriquons notre propre histoire, notre propre légende. Remettre en mémoire ce qui a été oublié est ainsi considéré comme une force de vie qui nous permet d'ouvrir les portes de l'avenir. Sur le plan collectif cela conduit aux retrouvailles de traces, de mythes, de récits et c'est le moteur de la recherche de la vérité. ■



Les Irréductibles / Collectif coordonné par *Patrick Houque*.

Comité de rédaction : *Alain Adnet, Michel Constan, Emile Destriez, Danielle Egido, Barbara Julien, Patrick Lepetit, Brigitte Matton, Agnès Molon*.

Courrier à adresser à patrick.houqueneuville@sfr.fr – © Tous droits réservés